



HAL
open science

Points de repère et construction territoriale : Quelles méthodes d'analyse pour comprendre les relations ville-montagne à Grenoble et Chambéry ?

André-Frédéric Hoyaux

► To cite this version:

André-Frédéric Hoyaux. Points de repère et construction territoriale : Quelles méthodes d'analyse pour comprendre les relations ville-montagne à Grenoble et Chambéry ?. *Espaces et sociétés* (Paris, France), 2001, 103, pp.165-189. 10.3917/esp.g2000.103.0165 . halshs-00835533

HAL Id: halshs-00835533

<https://shs.hal.science/halshs-00835533>

Submitted on 18 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Points de repère et construction territoriale :
Quelles méthodes d'analyse pour comprendre les relations ville-montagne
à Grenoble et Chambéry ?**

Landmarks and territorial construction :
Which methods of analysis to understand the relations between town and mountain
in Grenoble and Chambéry ?

Puntos de referencia y construcción territorial :
Métodos de análisis para entender las relaciones "ciudad-montaña"
en Grenoble y Chambéry ?

Hoyaux André-Frédéric
ATER (Lama-TEO : UMR 5038)
Institut de Géographie Alpine de Grenoble 17, rue Maurice Gignoux 38031 Grenoble cedex
Mail : ahoyaux@iga.ujf-grenoble.fr

Cet article expose les premiers résultats d'une recherche dont l'objectif est de réfléchir sur les constructions territoriales qui découlent des relations que les habitants de Grenoble et de Chambéry nouent avec leur monde environnant. Ces constructions territoriales sont entendues ici comme le trait d'union signifiant que l'habitant opère entre un espace particulier qu'il s'approprie et les valeurs qu'il lui assigne pour spécifier peu ou prou son appartenance à celui-ci. La notion de monde environnant est définie, quant à elle, comme l'emboîtement d'habitats naturels et/ou sociaux aux échelles multiples (de l'appartement à l'espace régional) qui entourent chaque individu, suivant en cela les conceptions de Moles et Rohmer sur les « coquilles de l'homme » ou « de l'être » ([1972] 1978). Elle permet alors au niveau conceptuel, de conjuguer ou de dissocier, dans le contexte précis de ces deux villes, les relations qu'entretiennent potentiellement les habitants avec la ville et la montagne, en tant que référents géographiques.

Pour aborder ces relations territoriales, le choix s'est porté plus spécifiquement sur l'utilisation des points de repère. Cette utilisation étant comprise ici comme un des actes de territorialisation qu'effectuent les individus de leur monde environnant. Suite aux travaux de Lynch, les points de repère seront compris de façon liminaire comme des « références ponctuelles » d'échelles variables (d'un monument à un massif montagneux) dont l'utilisation « implique le choix d'un élément unique au milieu d'une multitude de possibilités » ([1960] 1976, 56-57). Cette définition permet alors de déboucher sur l'idée que, au-delà des simples rapports d'orientation, on peut mettre en évidence des liens signifiants entre l'individu et tels ou tels éléments qui marquent, de façon existentielle, l'attachement de ce dernier pour son espace de vie quotidien. L'utilité des points de repère ne se réduirait donc pas à leur fonction d'orientation mais ferait et donnerait sens par le fait même de leur prise en compte par l'individu. Après une analyse pragmatique de leur apparition dans le discours des Grenoblois et Chambériens concernant leur orientation dans leur monde environnant, cette recherche conclura sur l'idée que les points de repère peuvent déboucher sur une compréhension ontologique de leurs utilisateurs. En cela, cette étude rejoindra l'idée que : « S'orienter dans la pensée est si proche de s'orienter dans la vie quotidienne, qu'on se demande si, au fond, ce n'est pas déjà le même acte, aussi corporel que celui de tracer des lignes d'orient sur "l'espace", qui décide du "sens" que nous donnerons tant à notre existence qu'à notre pensée » (Breton, 1994, 178).

Pour analyser ce rapport aux points de repère, et déterminer les constructions territoriales qui en découlent, il paraît tout d'abord nécessaire de réfléchir à la question épineuse de l'appréhension de ce monde environnant selon le système cognitif : perception – représentation – symbolisation. Ainsi, avant de rentrer dans l'étude de cas des relations territoriales des habitants de Grenoble et de Chambéry avec leur monde environnant, j'ai pris le parti d'en exposer

rapidement les différents modes d'appréhension conceptuelle. Cette volonté de mettre en perspective ces différents modes découle de l'idée que la conception retenue concernant le mode d'appréhension du monde environnant détermine les théories en amont et les méthodes en aval.

Multiplécité et complémentarité des approches.

Il me semble possible de distinguer deux axes d'études principaux dans les différents modes d'appréhension de l'espace : le premier est fonctionnel ; le second est rhétorique ou symbolique. Ces deux types d'analyses ne s'excluent cependant pas. Bien au contraire, comme le montrait déjà Paul Claval (1981), leur complémentarité peut se révéler tout autant au niveau du sens qu'elles mettent en évidence que des méthodes utilisées pour le faire apparaître.

Le premier type de recherches, qualifié de fonctionnel, me paraît caractéristique des travaux de Lynch ([1960] 1976) et de la thèse d'Antoine Bailly (1974). Il a pour objectif d'informer l'aménageur ou l'urbaniste sur l'utilisation de la ville par ses usagers. A partir d'études fines et statistiques, reposant le plus souvent sur des enquêtes, ces auteurs analysent les images de la ville, c'est-à-dire les schémas adaptatifs élaborés par les piétons ou les automobilistes pour se déplacer dans l'espace urbain, selon les éléments qui la structurent (formes des voies de communication, de l'architecture, des quartiers, etc.). Ce rapport fonctionnel objectivé se trouve cependant biaisé par la médiation perceptive et cognitive. Celle-ci crée en chaque individu des représentations particulières de l'espace qui déforment la fonctionnalité apparemment la plus adéquate. Cela a amené les auteurs précités à entrouvrir la porte de la subjectivité et à montrer la prégnance signifiante, *territorialisante*, des éléments repérés dans l'espace. Ainsi, autant Lynch que Bailly insistent sur la nécessité d'élucider les relations entre, d'une part, les éléments repérés dans l'espace et, d'autre part, les images et les représentations de cet espace. En effet, si certains éléments sont globalement, quantitativement, plus souvent repérés que d'autres du fait de leur forme, de leur hauteur, de leur positionnement dans l'espace, il n'en demeure pas moins que le repérage de certains de ces éléments, subit une sélection qui ne peut pas toujours être comprise à partir d'une analyse purement fonctionnelle.

Parallèlement, un deuxième type de recherches, s'intéressant aux significations de la ville et à sa symbolique, est apparu. Amorcé par Ledrut (1973) dans les années 1970, il s'est développé plus récemment autour des travaux de Bernard Debarbieux (1995, 1996). Ces recherches, utilisant les analyses sémiologiques de Barthes ([1963] 1985) et d'Umberto Eco ([1984] 1988), insistent sur le dédoublement entre signifiant et signifié, c'est-à-dire entre l'objet et les significations qu'apporte le sujet à celui-ci. Concernant la ville, Ledrut indique qu'elle « est un signifiant et un signifié. Elle exprime et elle est exprimée » (1973, 41). Rapporté aux points de repère, cela veut dire qu'il y a une potentialité objective des éléments (par exemple, une montagne a une certaine hauteur, une ville a une certaine structure d'ensemble et certaines formes architecturales), mais aussi une actualisation subjective par l'individu. Cette actualisation peut alors tout à la fois renforcer ou minimiser la présence ou l'utilité de tel ou tel élément, et transformer par là-même sa distance et les échelles de celui-ci par rapport à lui. Ainsi, d'un côté, la montagne peut se voir magnifier et prendre alors une importance supérieure tant au niveau discursif (apparition récurrente dans des enquêtes), qu'au niveau qualitatif (la montagne est belle), voire quantitatif (sa hauteur augmentant symboliquement) ; de l'autre, elle peut renvoyer à un autre élément plus particulier (une grande station de ski) ou plus englobant qu'elle-même (une région géographique). On assiste alors à la prégnance des figures de rhétorique qui indique peu ou prou la force symbolique des « logiques sociales » particulières qui structurent en l'individu de manière dialectique ses schémas perceptif et cognitif, mais aussi son insertion dans un groupe et un espace particulier, fortement signifié et territorialisé.

De ce point de vue, les points de repère, comme les lieux du territoire, « relèvent donc simultanément de l'ordre des matérialités, de l'ordre des significations et de l'ordre des symboles. Matérialité parce qu'ils s'inscrivent dans la réalité de l'espace géographique ; signification parce qu'une fois identifiés en tant que lieux, ils se voient associés des valeurs et des rôles spatiaux conformes à l'idéologie du groupe qui procède à sa territorialisation. Symbole enfin, en vertu du processus (...) par lequel les éléments de l'espace géographique peuvent servir à symboliser le

social en l'objectivant. Simultanément donc, le lieu localise, signifie et désigne des réalités d'un autre ordre, un groupe social par exemple, ou d'une autre échelle spatiale, le territoire » (Debarbieux, 1996, 15). Il faut donc comprendre que la perception de tel élément de repérage renvoie le plus souvent à un autre niveau de réalité que celui objectivement pressenti. On peut alors remarquer que l'objectivité première des éléments de l'espace se *subjectivise* progressivement avec les pratiques, les expériences individuelles de celui-ci. Ledrut fait d'ailleurs remarquer que « les significations ne sont ni dans les têtes ni dans les choses, elles sont dans l'expérience » (1973, 12). Cette expérience qui forme, déforme et reforme le regard de l'individu sur le monde et son appréhension de celui-ci s'inscrit donc dans une biographie, qui est pour partie sociale, mais aussi anthropologique, voire totalement personnelle.

Les points de repère : de la perception à la signification.

Pour éclairer ces deux niveaux d'appréhension (fonctionnel et rhétorique), une méthodologie d'enquêtes, sous forme de questionnaires écrits, a été adoptée. Ces derniers avaient pour but de déceler le poids normatif d'ordre social, culturel ou anthropologique qui se glisse dans les rapports de l'habitant à son monde environnant et qui structure sa construction territoriale à partir des « images » qu'il possède de sa ville, de son monde environnant. A partir des réponses à ce questionnaire, l'analyse du rôle des points de repère dans la construction de ces « images de la ville » s'est alors appuyée, d'une part, sur leur analyse fonctionnelle, en tant qu'ils sont perçus et conçus comme simple repérage, comme adaptation de l'individu à un milieu initialement étranger ; d'autre part, sur le décryptage des éléments symboliques attachés à ces points de repère à partir de diverses analyses rhétoriques qui permettent de proposer certaines interprétations concernant la relation souvent subtile entre évocation et signification.

• Résumé sur la méthode et la problématique de l'enquête

Cet article repose sur une partie des résultats d'enquêtes effectuées dans trois secteurs des villes de Grenoble et Chambéry. Ces différents secteurs ont été choisis à l'intérieur d'une même agglomération pour leurs particularités, entre autres au niveau de leur situation, de leur conception architecturale et de leur constitution socio-culturelle. En revanche, une similitude a été cherchée entre les deux agglomérations pour faire correspondre terme à terme les trois secteurs. Ainsi, les hyper-centres anciens de Grenoble et Chambéry, les deux ZUP de la Villeneuve de Grenoble et celle de Chambéry-le-Haut ; et les communes péri-urbaines à caractère pavillonnaire de Meylan et La Motte-Servolex ¹, ont fait l'objet de cette investigation.

De façon liminaire, cette réflexion s'appuiera plus spécialement sur les résultats statistiques obtenus à partir de deux questions ouvertes concernant les points de repère proposées dans une série de 47 questions : « Quels sont vos points de repère visuels pour vous orienter dans l'espace grenoblois (chambérien) ? » et « Dans ces pays (plats) ², quels sont vos points de repère ? ». Cette dernière question résulte sans doute d'un choix paradoxal. Elle tient dans la volonté d'appréhender le rapport symbolique potentiellement différent qui serait entretenu d'une part, par les Grenoblois ou les Chambériens de naissance, et d'autre part, par des habitants originaires d'autres régions. Il faut également remarquer que les deux questions concernant les points de repère incitent l'individu à concevoir deux échelles spatiales et temporelles particulières. En effet, au niveau spatial, pour la première question, l'espace se trouve circonscrit à la région

¹ Sur l'ensemble des 6 secteurs, 2400 enquêtes ont été adressées de manière aléatoire, avec un taux de retour de 20 %. Même s'ils s'en rapprochent globalement, les divers échantillons récoltés ne sont pas totalement représentatifs des populations recensées : sous-représentation des secteurs en ZUP ; sous-représentation plus spécifique des 20-24 ans dans les secteurs périphériques et donc sur-représentation des classes d'âge 45-49, 50-54 et 55-59 ; sur-représentation des cadres supérieurs et sous-représentation des ouvriers. Toutefois, le but n'est pas ici d'avoir une lecture purement statistique, d'une part parce que l'utilisation des analyses multivariées, qui mettraient en jeu les différents indicateurs statistiques, est réduite, d'autre part parce qu'il paraissait plus intéressant d'ouvrir la réflexion sur la relation perception - évocation - signification qui s'engage à partir des points de repère.

² Question qui se réfère à la précédente : Quels sentiments avez-vous quand vous voyagez dans des pays plats ? ».

entourant les deux agglomérations ³ ; alors que pour la seconde, l'espace est extensible à tout espace plat qu'il soit en plaine, en bord de mer ou dans le désert. Quant au niveau temporel, il faut convenir que l'espace grenoblois et chambérien est vécu quotidiennement, si ce n'est dans sa totalité, au moins pour partie, alors que pour les pays plats, il y a discordance entre la période de perception et notre enquête. Il existe donc « un temps de décalage pendant lequel la mémoire enregistre, n'enregistre pas ou déforme les éléments de l'espace vécu » (Bailly, 1974, 533).

A partir des réponses multiples données par chaque enquêté à ces deux questions ouvertes, des tableaux statistiques ont été réalisés. Ces derniers croisent les différents secteurs de résidence et deux informations concernant les points de repère : la première colonne, en grisé, indique le pourcentage d'individus ayant cité cet élément comme premier point de repère ; la deuxième colonne indique le pourcentage d'individus ayant cité au moins une fois cet élément comme point de repère dans les multiples réponses proposées. Le nombre de points de repère cités a été réduit à des catégories qui semblaient pertinentes et incompressibles à toute analyse tant pour comparer les différents secteurs d'une même agglomération que pour comparer les deux agglomérations. C'est notamment le cas pour l'intitulé « montagnes » qui regroupe un panel de toponymes différents.

Quant à la catégorie « lieu attribut », elle se réfère pour Grenoble à « La Bastille », et pour Chambéry à la « Fontaine des Eléphants ». Cette catégorie correspond au lieu notoirement connu de chacune des villes ⁴. Ces lieux attributs, surtout pour Chambéry, inscrivent un contrepoint intra-urbain aux rapports visuels à la montagne perçue comme extra-urbaine. Cette réflexion se veut plus circonspecte pour Grenoble dans la mesure où la Bastille est souvent présentée par les Grenoblois comme leur première montagne. Toutefois, du fait même qu'elle participe aux fortifications de la ville, elle en exprime sinon l'intérieur, tout au moins les limites. On peut d'ailleurs développer l'idée d'une sorte de redondance sémantique concernant ces limites créées par l'homme car elles semblent se surimposer aux limites naturelles, sans pour autant que ces limites déterminent une signification soit positive de protection ou de liberté, soit négative d'étouffement ou d'emprisonnement. Enfin, « bâtiments spécifiques » signifient des éléments précis de l'espace, distingués par leur nom et leur emplacement supposé (le Palais de justice, l'hôtel de ville, la Préfecture) et cela par opposition à des éléments généraux (les administrations, les magasins).

• Des montagnes grenobloises au centre-ville chambérien

Sans réaliser une lecture trop formelle du tableau ci-dessous, on peut noter :

1) pour les deux agglomérations, l'importance prédominante de la montagne en tant que point de repère. Prédominance presque absolue à Grenoble puisque plus de la moitié des habitants la cite comme premier point de repère et cela indépendamment des origines. Prédominance plus relative à Chambéry ;

2) une disparité entre les secteurs d'une même agglomération quant à l'importance de la montagne en tant que point de repère, les taux les plus élevés se situant dans les quartiers à urbaniser en priorité ou dans les zones périurbaines, excepté Chambéry-le-Haut ;

³ Les résultats auraient été sans doute différents si l'intitulé avait été modifié de « Quels sont vos repères dans l'espace grenoblois » en « Quels sont vos repères dans Grenoble intra-muros » ou « dans la commune de Grenoble ». Antoine Bailly évoque un changement d'échelle perceptive qui passerait de la « macro-perception » de l'automobiliste à la « micro-perception » du piéton (Bailly, 1974, 537). C'est aussi pour cela que les résultats seront sensiblement différents de ceux de Lynch, celui-ci ayant travaillé plus explicitement sur l'image de la ville pour elle-même et non sur la région dans laquelle celle-ci se trouve.

⁴ La Bastille relève de la construction d'une forteresse et de remparts à la fin du XVI^{ème}. Elle a été réalisée sur un petit promontoire, surplombant la vieille ville, qui correspond à une extrémité du massif de la Chartreuse. La Fontaine des Eléphants est au carrefour de deux avenues de la ville néo-classique en bordure du centre-ville ancien. Contemporaine de ces avenues construites en 1824, elle possède la particularité d'être entourée de quatre protomes d'éléphants, d'où son autre appellation courante : « Les quatre sans culs ».

3) l'importance comparable des deux lieux attribués (Eléphants pour Chambéry et Bastille pour Grenoble) tant au niveau des deux agglomérations qu'au niveau des différents secteurs ;

4) l'importance des éléments intra-urbains pour Chambéry et leur absence quasi totale à Grenoble.

Tableau n°1 : Points de repère dans l'espace vécu des habitants de Grenoble et Chambéry

Secteurs	Secteur de Chambéry-Centre		Secteur de Chambéry-le-Haut		Secteur de La Motte-Servolex		Total des secteurs de Chambéry		Secteur de Grenoble-Centre		Secteur de Grenoble-Villeneuve		Secteur de Meylan		Total des secteurs de Grenoble	
	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois
Points de repère																
Montagnes	34,1	42,7	29,6	37,0	42,3	53,8	36,0	45,3	46,8	63,6	62,9	80,0	59,2	77,6	56,3	73,9
Lieu attribut	24,4	40,2	20,4	29,6	20,5	34,6	22,0	35,5	26,0	41,6	22,9	34,3	22,4	28,6	23,7	34,3
Rivières et plans d'eau	1,2	2,4	1,9	1,9	1,3	2,6	1,4	2,3	2,6	6,5	1,4	1,4	2,0	6,1	2,0	4,9
Tours	0	4,9	1,9	3,7	0	1,3	0,5	3,3	6,5	23,4	1,4	5,7	0	7,1	2,4	11,8
Zones piétonnes et récréatives	3,7	20,7	3,6	13,0	3,8	15,4	3,7	16,8	2,6	2,6	0	1,4	2,0	2,0	1,6	2,0
Bâtiments spécifiques	20,7	58,5	11,1	35,2	16,7	39,7	16,8	45,8	0	7,8	0	2,9	1,0	1,0	0,4	3,7
Axes de communication	3,7	8,5	1,9	5,6	3,8	14,1	3,3	9,8	2,6	9,1	1,4	4,3	2,0	6,1	2,0	6,5
Pas besoin	3,7	3,7	3,6	3,7	2,6	2,6	3,3	3,3	2,6	2,6	2,9	2,9	3,1	3,1	2,9	2,9
Sans réponse ou aucun	2,4	2,4	16,7	16,7	3,8	3,8	6,5	6,5	6,5	6,5	4,3	4,3	4,1	4,1	4,9	4,9
Autres	6,1	12,2	9,3	13,0	5,2	17,9	6,5	14,5	3,9	13,0	2,9	5,7	4,1	9,2	3,7	9,4
Total des réponses	100	196,2	100	159,4	100	185,8	100	183,1	100	176,7	100	142,9	100	144,9	100	154,3

Cette lecture rapide amène à dépasser le simple aspect fonctionnel des points de repère. En effet, si les montagnes ont bien leur pertinence en tant qu'éléments visuels incontournables et inscrivent une disparité « naturelle » entre ceux qui habitent les hyper-centres, — et se trouvent donc « enfermés » visuellement dans les murs de la ville —, et ceux qui habitent en secteurs péri-urbains, il n'en reste pas moins que se tissent déjà des significations sociales particulières. En effet, à la lecture du reste de l'enquête, si l'importance des montagnes en tant que repère tient au fait que les habitants de La Motte-Servolex, Meylan, voire la Villeneuve, peuvent les percevoir presque constamment de leur logement ou lors des trajets qui les mènent au centre-ville, ces facilités perceptives demeurent néanmoins des conséquences d'une volonté antérieure de voir les montagnes dans un constant face-à-face. Souvent, il y a bien choix d'insertion visuelle dans ce cadre naturel. Ainsi, ces habitants semblent « paysager » plus qu'ils ne se repèrent, — dans l'acception fonctionnelle du terme —, grâce à la montagne. En effet, pour beaucoup de Grenoblois et de Chambériens, il y a nécessité d'avoir une « fenêtre » sur les montagnes, et d'y retrouver le temps d'un regard : « sérénité », « calme » et « plénitude ».

Cette idée de choix est prédominante dans la distinction que l'on observe entre les trois secteurs susmentionnés et le secteur de Chambéry-le-Haut qui pourtant se trouve en contre-haut de la vallée et du centre ville de Chambéry, mais aussi au pied du Nivolet et de sa célèbre croix. Toutefois, si le site permet *a priori* une vision panoramique, seul un habitant sur trois résidant à Chambéry-le-Haut cite la montagne comme point de repère. La raison tient principalement en la généalogie de ce quartier où la grande majorité de la population — à faible revenu et d'origine

étrangère — n'a pas choisi de s'installer à cet endroit de l'agglomération mais s'est vu attribuer ces logements à caractère social. Cette réflexion se trouve renforcée par le pourcentage important d'individus (16,7%) n'ayant pas désiré répondre à la question ou ayant répondu « aucun »⁵. Il est possible d'imaginer l'existence d'une certaine désorientation due à une méconnaissance du site chambérien.

D'une part, l'« espace chambérien » a pu être appréhendé par les enquêtés comme référant uniquement au centre-ville, ce dernier étant distant physiquement (à une vingtaine de minutes à pied ou en bus) et symboliquement (posé en contrebas) du quartier de Chambéry-le-haut. D'autre part, la ZUP de Chambéry-le-Haut possède un turn-over important, qui accentue la présence de nouveaux venus peu familiers de l'agglomération. On retrouve cette même idée pour l'hyper-centre grenoblois dont les logements ont été récemment réhabilités et qui ont été investis en plus grand nombre par des étudiants venant d'horizons divers. Il est aussi intéressant de remarquer la différence de significations qu'entraînent les réponses « pas besoin » et « sans réponse ou aucun ». Ces dernières réfèrent soit à un manque de connaissance du site, soit à un manque de repères tout court. C'est le cas pour presque toutes les personnes nées et/ou se donnant pour origine des régions hors zones de montagnes. En revanche, les personnes qui n'ont pas besoin de repères sont le plus souvent nées à Chambéry ou à Grenoble, et indiquent alors n'avoir plus la nécessité de se repérer pour s'orienter, ce qui n'enlève en rien par ailleurs leur attachement aux montagnes. D'une certaine manière, on peut également montrer que les montagnes réfèrent à des lieux de « condensation », dans la mesure où elles sont « les cadres d'expériences individuelles et collectives qui ravivent leur référence au groupement social et au territoire de ce dernier » (Debarbieux, 1995, 100). Ainsi, c'est aussi par la pratique des différents massifs que s'ancre dans l'esprit des habitants de Chambéry et plus encore dans celui des habitants de Grenoble, l'idée d'une identité territoriale. Pratique qui prédispose la montagne à être avant tout un repère déjà vécu ou prochainement à vivre plus que comme un repère présent et fonctionnel dans le cheminement quotidien des personnes. Certes, nombre de Grenoblois et Chambériens s'orientent à partir des montagnes lorsqu'ils se déplacent dans leur agglomération. Cependant, dans les hyper-centres respectifs, principalement celui de Chambéry, il semble difficile de pouvoir réellement s'orienter à partir de ces dernières, puisqu'elles ne sont guère visibles.

Dans le cas des habitants de Grenoble, on peut se demander si ce désir de montagne, de points hauts, renforcés encore par l'image forte des « Trois tours » de l'Île Verte à Grenoble, ne s'intègre pas dans l'ambivalence d'un couple orientation-contemplation. Car s'il est exact que les montagnes, la Bastille, et les « Trois tours » permettent à certains moments de s'orienter dans l'agglomération, il est également pertinent de penser que ces lieux sont engrammés dans la mémoire des habitants qui les pratiquent pour contempler et parfois pour dominer la ville. Dans cet acte de contemplation, on retrouve la prégnance symbolique de la verticalité, et son utilisation programmatique pour toute institution qui se respecte. C'est en particulier l'exemple des « Trois tours », dont l'image emblématique a été presque constamment utilisée dans les documents publicitaires des années 1970 jusqu'aux années 1990. Cette image moderne devait vanter l'unité de la ville dans l'unité d'un territoire plus vaste que limitaient les montagnes, toujours présentes en arrière plan des clichés. Utilisation programmatique qui évolue cependant au fil de l'idéologie, de la logotechnique du tourisme chère à Ledrut (1973, 82), tantôt moderniste, tantôt passéiste. Ainsi, depuis quelques années, Grenoble se réinvente une histoire et les maquettes publicitaires ou les livres-guides proposés par la Maison du Tourisme se doivent d'engrammer un nouveau message : Grenoble est « une ville de mémoire ». Engramme qui cependant, selon ces enquêtes, n'a pas encore les faveurs d'un public indigène obnubilé par ses montagnes. Car, il faut bien reconnaître qu'il y a une distorsion entre l'image que veut donner la ville de Grenoble et les points de repère qu'adoptent les enquêtés. Aucun d'eux, à la différence de nombre d'habitants de Chambéry, n'a parlé d'histoire concernant Grenoble et son centre-ville. Cette absence se confirme d'ailleurs par le peu de bâtiments spécifiques intra-urbains, mais aussi par le peu de zones piétonnes et récréatives citées par les habitants de Grenoble, alors que l'on aurait pu croire que des lieux tels

⁵ A la différence des points de repère dans les « pays plats », le regroupement des réponses « aucun » et « sans réponse » a été effectué. En effet, les taux étaient trop faibles pour que cela ait une pertinence de les séparer.

que la Place Grenette ou la Place Notre-Dame ou des bâtiments tels que le Palais de Justice ou la Maison du Tourisme seraient plus souvent cités. A l'inverse, à Chambéry, le château, l'hôtel de ville, le palais de justice entre autres, s'inscrivent comme repères pour soi et patrimoine historique au regard du monde extérieur. Ainsi, bien que cela ne vérifie en rien la pratique réelle qu'ont les habitants de Grenoble de leur hyper-centre, il semble à la lecture de leurs points de repère que Grenoble ait un centre-ville fantôme.

Un autre phénomène traduit un paradoxe grenoblois dans la fondation d'un hypothétique couple ville-montagne. La ville semble presque totalement omise par les habitants de Grenoble et plus particulièrement par ceux de la Villeneuve et de Meylan. Cette absence révèle pour partie la configuration visuelle déjà évoquée mais aussi une sorte de déni d'un centre perçu comme « moche », « gris » et dont la seule utilité est qu'il permette, par les voies de communication qui rayonnent autour de lui, de sortir rapidement de la ville. Ainsi, plus la montagne est glorifiée, plus la ville semble s'ankyloser dans son dédale de rues, voire se fragmenter sous l'effet des percées routières. Cette obsession de la montagne se retrouve d'ailleurs confortée par le lieu attribut qu'est la Bastille, qui se trouve sur les premiers contreforts du Mont Rachais, bordure septentrionale du Massif de Chartreuse. A la différence des habitants de Chambéry qui, pour la plupart, focalisent leur identité territoriale sur un lieu intra-urbain (La Fontaine des Eléphants), les habitants de Grenoble ont choisi à nouveau un lieu attribut référant à une sorte de montagne dans la ville, dont la qualité principale est d'être à portée de main. Toutefois, si les significations accordées à ces deux lieux attributs semblent différentes, elles convergent cependant dans leurs fondements historiques. Ces lieux attributs peuvent alors devenir des « lieux de condensation » en ce sens qu'ils sont « tout à fait spécifiques, construits et identifiés par une société qui se donne à voir à travers eux, qui les utilise pour se parler d'elle-même, se raconter son histoire et ancrer ses valeurs » (Debarbieux, 1995, 100). Il est aussi intéressant de noter que ces lieux attributs sont les premiers éléments mémorisés par les nouveaux arrivants, autant sans doute parce qu'ils sont des éléments visibles que parce qu'ils sont, de façon prioritaire, désignés par les indigènes eux-mêmes. Ils offrent donc une image « prêt-à-porter » de la ville.

Il est cependant nécessaire de rappeler que pour simplifier la lecture de nos tableaux statistiques, la dénomination précise des éléments de l'espace a été gommée, alors même que c'est une des composantes majeures de l'appropriation et du sentiment d'appartenance à un territoire par l'individu. Par la dénomination, l'individu s'approprie l'espace ainsi nommé, d'une part parce qu'il lui assigne une « inscription virtuelle », d'autre part parce qu'il prouve à autrui qu'il le pratique physiquement, voire symboliquement⁶. D'une certaine manière aussi, il construit son appartenance et cela du fait même qu'il reproduit, qu'il *représente* pour les autres sa connaissance ou non du territoire. A l'inverse de Grenoble, le regard des habitants de l'agglomération de Chambéry semble davantage tourné sur la ville intra-muros. Pour preuve, le taux de citation est équivalent entre les « bâtiments spécifiques » et les « montagnes » pour l'ensemble de l'agglomération. Couplé aux catégories « zones piétonnes et récréatives » et « lieu attribut », cela dénote bien un fort pouvoir attractif de l'hyper-centre chambérien. Cette différence avec Grenoble tient en grande partie à la structure urbaine dotée d'une unité architecturale ancienne dont les colorations « italiennes » récemment restaurées apportent, selon les dires de ses habitants, une « tonalité » positive. Cela rejoint l'idée que « la couleur est un symbole qui exprime comme tel la ville dans sa globalité. C'est une tonalité ou un "ton" de la ville au sens réel comme au sens figuré – physique et moral » (Ledrut, 1973, 67). Par comparaison, il semble clair, selon les enquêtés, que le centre de Grenoble possède un déficit d'image qui ne peut se racheter que par la transposition symbolique de la « beauté » des montagnes enneigées. Au-delà, la structure urbaine de Chambéry, fortement repliée sur elle-même, accentue l'unicité de la ville, et indirectement la plus faible présence visuelle des montagnes, ce qui entraîne une perception essentiellement tournée sur le centre et non sur la périphérie. Enfin, il apparaît évident que la

⁶ L'expression « symboliquement » renvoie à cette force d'évocation sous-jacente qui rend pour certains individus le temps et l'espace sans chronologie ni distance. Leur passé télescopant le présent et le futur, tandis que le lointain réel se réduit à une proximité imaginée. Ainsi, la nostalgie (y avoir vécu, été) comme le désir (avoir envie d'y aller ou d'y retourner) de certains espaces peuvent induire cette symbolique territoriale.

distinction spatiale d'éléments spécifiques plus facilement repérables par la population agit dans le même sens. Ainsi, les éléments à forte valeur symbolique pour l'unité institutionnelle de la ville, voire du département (mairie, préfecture, cathédrale) s'inscrivent, d'une part, dans l'unité du centre historique de Chambéry, alors qu'ils s'en distinguent, d'autre part, par leur emplacement vis-à-vis du continuum bâti, ce qui augmente leur potentiel d'emblématisation par les habitants.

En cela, les conclusions selon lesquelles « les points de repère deviennent plus faciles à identifier, plus aptes à être choisis comme significatifs s'ils ont une forme claire ; s'ils contrastent avec l'arrière-plan et si leur localisation dans l'espace ressort de quelque façon » (Lynch, [1960] 1976, 92), semblent tout à fait pertinentes. C'est sans doute le cas des « Trois tours » à Grenoble, mais ce ne l'est pas de son hôtel de ville. Car si l'effet de contraste paraît nécessaire, il ne semble pas suffisant. En effet, il semblerait qu'à l'heure de l'obsession patrimoniale, la politique de modernisation des structures institutionnelles ne correspond plus aux valeurs d'enracinement et de recentration spatio-temporelles que recherchent les habitants des villes.

• « Les cathédrales pour uniques montagnes... »

Suite à ce qui vient d'être dit, il paraissait intéressant de travailler sur les points de repère des habitants de Grenoble et Chambéry, en dehors de leur contexte familial, dans le but d'appréhender les possibles transpositions de canevas territoriaux hérités de leur espace vécu quotidien et d'observer la présence récurrente d'un même schéma d'orientation dans des populations d'origines culturellement différentes. Cette volonté d'analyse provient du constat que, d'un côté, les habitants de Grenoble et de Chambéry ne sont pas tous des Grenoblois ou des Chambériens de naissance ou de cœur ; et de l'autre que, même si certains de ces habitants se sentent « d'ailleurs », ils ont peut-être engrammé, contre leur gré et de par leur présence constante, des images différentes de celles qu'ils perçoivent ou percevaient dans leur territoire d'origine.

Tableau n°2 : Points de repère des habitants de Chambéry et Grenoble dans les pays plats

Secteurs	Secteur de Chambéry-Centre		Secteur de Chambéry-le-Haut		Secteur de La Motte-Servolex		Total des secteurs de Chambéry		Secteur de Grenoble-Centre		Secteur de Grenoble-Villeneuve		Secteur de Meylan		Total des secteurs de Grenoble	
	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois	% 1 ^{er} rep.	% cité 1 fois
Points de repère																
Monts et collines	6,1	7,3	3,7	3,7	6,4	9,0	5,6	7,0	3,9	10,4	7,2	7,1	1,0	1,0	3,7	5,7
Bâtiments élevés et distincts	12,2	23,2	20,4	20,4	15,4	23,1	15,5	22,4	10,4	18,2	8,6	15,7	12,3	17,3	10,6	17,1
Autres bâtiments	3,7	7,3	3,7	11,1	7,7	12,8	5,1	10,3	10,4	14,3	5,7	7,1	2,0	8,2	5,7	9,8
Ensemble urbain partiel ou total	11,0	18,3	0	1,9	7,7	7,7	7,0	10,3	6,5	13,0	2,9	7,1	10,2	12,2	6,9	11,0
Axes de communication	2,4	4,9	1,9	3,7	2,6	2,6	2,3	3,7	0	3,9	5,7	5,7	2,0	2,0	2,4	3,7
Mer, côtes, rivières	6,1	12,2	7,4	13,0	3,8	6,4	5,6	10,3	11,7	14,3	1,4	4,3	3,1	8,2	5,3	9,0
Soleil, ciel, étoiles	11,0	12,2	3,7	7,4	12,8	15,4	9,8	12,1	14,3	16,9	17,1	18,6	20,4	26,5	17,6	21,2
Végétation, forêt, culture	3,7	9,8	3,7	7,4	2,6	6,4	3,3	7,9	6,5	14,3	4,3	12,9	2,0	5,1	4,1	10,2
Aucun	18,3	18,3	16,7	16,7	20,5	20,5	18,7	18,7	10,4	10,4	15,7	15,7	16,3	16,3	14,3	14,3
Sans réponse	14,6	14,6	22,2	22,2	10,3	10,3	15,0	15,0	15,6	15,6	17,1	17,1	19,4	19,4	17,6	17,6
Éléments codifiés d'orientation	2,4	2,4	7,4	7,4	6,4	10,3	5,1	6,5	1,3	3,9	2,9	7,1	3,1	8,2	2,4	6,5

Autres	8,5	11,0	9,2	11,1	3,8	3,8	7,0	8,4	9	11,7	11,4	14,3	8,2	10,2	9,4	11,8
Total des réponses	100	141,5	100	126	100	128,3	100	132,6	100	146,7	100	132,7	100	134,6	100	137,9

Le fait le plus marquant qui semble structurer les différences fondamentales entre les points de repère qu'ont les habitants de Grenoble et Chambéry dans leur région respective d'une part, et dans les plaines d'autre part, réside en ce qu'aucun enquêté ne donne de nom spécifique à un élément de l'espace qui renverrait à un territoire particulier. Il n'y a donc pas de lieux attribués. Ces derniers sont remplacés par des lieux génériques en ce sens qu'ils ne sont pas l'image unique, référant à un territoire particulier, mais bien une image banale renvoyant à une représentation du « plat pays » telle que se la construisent les habitants de Grenoble et Chambéry. C'est en particulier le cas des images du clocher et de ses référents métonymiques que sont l'église, voire le beffroi, et à un niveau supérieur, le village ou la ville. C'est aussi le cas des jardins et forêts dont il semble qu'ils soient bien plus nombreux en plaine qu'en montagne !

A un autre niveau de lecture, « tout ce qui est haut » semble attirer l'œil des déracinés de la verticalité que sont les habitants des montagnes. Il en va tout d'abord évidemment des monts et collines qui ont la bonne idée de mettre un peu de diversité rassurante sur la platitude de l'horizon. C'est aussi le cas de tous ces bâtiments plus ou moins élevés qui sont le plus souvent totalement dévalorisés et absents en tant que points de repère dans les espaces montagnards mais qui, dans le contexte des plaines, prennent enfin du relief : châteaux d'eau, cheminées d'usine, silos à grains. C'est enfin le cas des cathédrales qui enjoignent, dans leur magnificence gothique, les habitants de Grenoble et Chambéry à renoncer pour un temps à la sacralité de leur montagne⁷ et à se mettre en quête du même dérivatif poétique qui fit chanter « le plat pays » à Jacques Brel : « Avec des cathédrales pour uniques montagnes, et de noirs clochers comme mâts de cocagne, où des diables en pierre décrochent les nuages ». Sans entrer dans une analyse poétique, il semble qu'il y a bien une fonctionnalité, une rhétorique, mais aussi un symbolisme puissant qui interconnectent métaphoriquement l'image et les significations données aux montagnes, cathédrales (clochers, églises), tours (cheminées, silos), et autres mâts de cocagne (forêts).

Cependant, à côté de ces rattachements quasi territoriaux, (en ce sens qu'ils inscrivent des pratiques spatiales et des comportements sociaux particuliers) à tous les points hauts jalonnant les plaines, on peut observer chez nombre de Grenoblois et de Chambériens l'effet inverse, c'est-à-dire une totale déterritorialisation. Ces habitants semblent être perdus, désorientés dans un espace dans lequel ils ne retrouvent pas leurs repères originaux. Ils paraissent avoir quitté l'île rassurante sur laquelle ils se trouvaient, et voguer maintenant dans un « vaste monde » qui les « enferme ».

A la lecture de Lynch qui déclare : « il y a de nombreux exemples de navigations précises à travers les étendues vierges de la mer (...). Cependant on trouve quand même en mer, le soleil et les étoiles, les vents, les courants (...) sans lesquels toute navigation non assistée serait impossible » ([1960] 1976, 9), on peut d'ailleurs tenter l'analogie entre la mer et les plaines. Ces deux espaces renvoient à une impression de désorientation où la peur peut s'installer. Désorientation totale autant spatiale que sociale lorsque aucun repère ne s'intègre dans les schémas de déplacement des Grenoblois et Chambériens et ne leur permet donc aucune appropriation. Désorientation partielle lorsque l'individu navigue de ville en ville, comme s'il faisait du cabotage, en ne quittant jamais d'un œil ces points de fixation visuelle que sont les panneaux, sans lesquels il est foncièrement inquiet (Bailey, 1974, 535). Désorientation héroïque enfin lorsque celle-ci est vaincue par l'errance dont les seuls repères a-topiques se réduisent à la simplicité cosmogonique (position du soleil, étoiles). En revanche, orientation retrouvée pour tous ces expatriés qui le temps d'un voyage peuvent réinscrire en eux ces territoires qu'ils ont un jour abandonnés. Moment intense qui leur permet d'étalonner l'évolution de leur possible

⁷ Ces « cathédrales de la terre » comme les appelaient John Ruskin dans *Modern Painters* (1856).

déterritorialisation ou qui les amène dans un sursaut grégaire à recomposer de nouveaux signes d'appartenance.

• Un irrésistible besoin de routines ?

L'intérêt de la comparaison entre points de repère dans des espaces de montagne ou de plaine tient donc dans le fait que « pour l'homme qui se tient debout au-dessous du ciel et sur la terre, toute expérience d'un espace perçu – qu'elle soit d'ordre physique, cosmique, psychique, voire physiologique – privilégie d'emblée une des trois dimensions spatiales : celle de la hauteur verticale. Et c'est dans les deux sens de cette direction verticale, vers le zénith et vers le nadir, vers l'étendue du firmament et vers l'intimité du centre, vers l'illimité et vers le clos, que tendront à se fixer les désirs conscients ou inconscients de l'homme » (Guimbretière, 1967, 34) ⁸. Il y a donc toujours repérage à partir d'éléments qui semblent exprimer l'immutabilité et la non vicissitude attachée à l'existence quotidienne. Derrière la sacralisation de la montagne, de la mer (Roux, 1997), de la ville (Racine, 1993), n'y a-t-il pas le besoin « d'obtenir un *point fixe*, de s'orienter dans l'homogénéité chaotique, de *fonder le Monde* » (Eliade, [1957] 1965, 27), et par là même la nécessité pour l'individu de fonder son propre monde dans une unité spatiale et sociale rassurante ?

C'est d'ailleurs pour qu'ils puissent constituer cette sorte d'enracinement territorial, que les habitants se trouvent dans l'obligation, au-delà de leurs pratiques, de formaliser des discours rhétoriques. Ces derniers, qui se conjuguent pour créer l'identité du territoire, tendent soit à spécifier le groupe par l'identification collective d'un élément unificateur intra-urbain, soit à particulariser l'espace par la mise en forme implicite (les tags) ou explicite (les fortifications) d'une enceinte visuelle en limite urbaine. Ainsi, pour les habitants de Grenoble et Chambéry, on peut observer, d'une part, l'évocation du tout, du territoire dans son ensemble, par la désignation d'une de ses parties, c'est le cas de la « Bastille » pour Grenoble et des « Eléphants » pour Chambéry ; d'autre part, l'évocation du territoire dans son unité organique, sous la forme *d'un lieu*, par la désignation d'une *armature* unifiante, c'est le cas des montagnes.

Dès lors, on peut se demander si ce n'est pas justement à partir de cette double dialectique que se forme la construction territoriale de « l'urbain » habitant dans les Alpes, et cela à partir du couple ville-montagne qui instituerait une « structure symbolique » propre à l'image de ces villes (Ledrut, 1973, 34). Il n'est donc pas étonnant que toute institution politique soit toujours en quête d'images qui puissent permettre ces formes de rhétorique et donc une constitution symbolique du territoire. Constitution symbolique qui permet de « créer du consensus, du sens ou plutôt de la circulation du sens, du lien social et par là même de l'évidence à être ensemble » (Chalas et Torgue, 1987, 191).

Dans une autre perspective, il est possible d'approfondir les termes de la causalité productive de ces lieux, tantôt « attribut », tantôt de « condensation », qui génère l'orientation fonctionnelle et symbolique de l'habitant. Pour cela, il est nécessaire de se désaxer par rapport aux problèmes des projections connotatives qu'émettrait celui-ci et de replonger dans le contexte de la mise en forme de ces projections. Il semble ainsi qu'au-delà des liens fonctionnels d'orientation qu'offrent, en théorie, les principaux points de repère, ces derniers sont aussi et surtout des marqueurs du besoin de donner de l'unité au milieu spatial et social dans lequel les habitants se déplacent. Marqueurs qui s'imposent alors comme lieux symboliques en ce sens qu'ils permettent à tout habitant de *se réunir*, implicitement ou explicitement, d'une part à lui-même, à sa propre histoire ; d'autre part, aux autres habitants d'une communauté apparaissant comme plus ou moins constituée et constitutive.

⁸ L'auteur ajoute « que ce schéma vertical trouvera sa contrepartie horizontale dans la mesure où l'étendue terrestre se prêtera à ce double jeu de départ pour le lointain, l'exotisme ou l'inaccessible et le retour vers le lieu d'origine ou le pays natal », p. 35.

Cette réunion symbolique, qui s'exprime principalement pour l'individu par l'identité à un territoire, se construit à la fois sur l'unité *préalable* de ce dit territoire qui donne sens à l'effort de réunification identitaire, mais aussi sur le résultat attendu de cet effort, c'est-à-dire sur le sentiment d'appartenir à ce territoire. Cette identité voulue par chaque individu se construit tant par rapport à soi-même que par rapport aux autres habitants de son territoire. Ces *autres* deviennent alors des *alter ego*, c'est-à-dire des individus perçus et conçus comme tels, et dont tout un chacun peut s'imaginer à toutes fins utiles qu'ils se représentent le monde comme lui. Mais pour construire ce monde commun, les habitants se doivent de trouver les moyens d'en construire une représentation commune. Dans le cas de l'identité territoriale, elle s'organise, pour partie au moins, autour des repères spatiaux qui jalonnent le territoire en question.

Cependant, c'est par la verbalisation des points de repère, tant par la dénomination de ces derniers que par la désignation de leur emplacement dans l'espace environnant, voire l'histoire collective qu'ils inspirent, que s'exprime véritablement la connaissance du territoire commun. Cette mise en discours induit alors ce que Jean-François Augoyard nomme « une rhétorique habitante » (1979). Elle exprime peu ou prou l'appropriation d'espaces particuliers et spécifie ces derniers en terme d'appartenance, c'est-à-dire d'inclusion *versus* exclusion de l'*alter ego*. En effet, « l'espace *comme repère* est une référence à un contact avec le monde ; elle renvoie à l'opposition entre ici et ailleurs ; elle suppose que celui qui parle est provisoirement le centre du monde, et qu'il situe les êtres et les choses par rapport à lui » (Moles et Rohmer, 1982, 9).

Les points de repère, en tant que fragments du paysage, possèdent donc une fonction d'identification de l'individu à son/ses groupe(s) d'appartenance. Par l'utilisation pratique et discursive qu'il fait de ses points de repère, l'individu projette des signes de reconnaissance aux autres membres de son/ses groupe(s), réaffirme la cohésion interne de celui-ci et perpétue les délimitations fonctionnelles et symboliques vis-à-vis de ceux qui n'y appartiennent pas. Par cette action, les points de repère débouchent sur la lente « routinisation » des rapports sociaux et spatiaux qu'entretient chaque habitant avec son territoire. Elle crée alors progressivement en lui ce qu'Anthony Giddens nomme le « sentiment de sécurité ontologique » ([1984] 1987, 443) à partir de laquelle il peut vivre pleinement sa quotidienneté. De fait, les points de repère, qu'ils soient purement matériels et fonctionnels ou déjà emplis de significations référant « à des valeurs et des rôles spatiaux conformes à l'idéologie du groupe » (Debarbieux, 1996, 15), ont pour but de fournir une stabilité, réelle ou plus sûrement symbolique, — tant sur le plan spatial que social —, à l'individu qui part à la découverte d'un territoire mouvant. Ainsi, « l'organisation symbolique du paysage peut aider à calmer la peur et à établir des relations émotionnellement sûres entre les hommes et la totalité de leur environnement » (Lynch, [1960] 1976, 149).

Les points de repère énoncés de façon récurrente par une communauté habitante permettent donc de lire des significations données par celle-ci à l'espace environnant pour spécifier le groupe, mais aussi de reconnaître des délimitations visuelles qui permettent à cette communauté de particulariser l'espace instable et diffus en un territoire unitaire. Spécification du groupe et particularisation de l'espace qui renvoient tout d'abord au sentiment d'appartenance et d'appropriation du territoire par l'individu, ensuite au sentiment d'identité et de sécurité ontologique, qui réfèrent alors ce dernier à lui-même face aux autres. Concernant Grenoble et Chambéry, il existe donc bel et bien une certaine structuration des valeurs autour de certaines composantes socio-spatiales de chaque agglomération urbaine. Une sorte de convergence symbolique se crée autour de quelques éléments caractéristiques apportant ainsi une unité au moins partielle à la construction territoriale des habitants de ces deux villes.

Comme le signalait déjà Lynch, « il semble que pour n'importe quelle ville donnée il existe une image collective qui est l'enveloppe d'un grand nombre d'images individuelles. (...) De telles images de groupe sont nécessaires à tout individu qui doit agir efficacement dans son milieu, et agir en commun avec ses compagnons. Chaque représentation individuelle est unique, une partie de son contenu n'est que rarement, ou jamais, communiquée, et pourtant elle rejoint l'image

collective » (Lynch, [1960] 1976, 54)⁹. Cette construction territoriale, à partir d'images collectives constituées sur la base de lieux particuliers, semble bien pouvoir être caractérisée comme étant symbolique, car elle se met en quête de tout ce qui fait lien, de tout ce qui unit. Ce sera entre autres le cas des mythes fondateurs de la ville et des figures symboliques qui la jalonnent et dont la permanence fondera sinon un inconscient collectif, tout du moins une mémoire collective engrammée à l'intérieur des consciences individuelles.

Unité symbolique, qui est voulue dans la mesure où, d'une part, elle inverse, au niveau social, la tendance centrifuge d'un monde « global » éclaté, déraciné, tel que semblent se le représenter aujourd'hui les habitants de nos sociétés ; d'autre part, elle permet, au niveau individuel, de s'assurer un port d'attache, duquel l'être peut étendre son champ d'action. « On a pu entre autres marquer le jeu dialectique entre l'idée de *port d'attache*, de territoire dominé, et l'idée de découverte ou *d'errance* : l'être ne s'aventurant dans l'errance que dans la mesure — sauf s'il y est contraint — où ce port d'attache lui est assuré » (Moles et Rohmer, 1982, 22). Cela peut évidemment avoir de l'importance dans le rapport qu'entretiennent les Grenoblois et les Chambériens avec la montagne, puisque sa « découverte » renvoie à la nécessité d'une ville conçue d'une certaine manière comme un « port d'attache », comme le lieu où la sécurité ontologique semble assurée.

De l'interprétation symbolique à la compréhension ontologique.

L'analyse qui vient d'être réalisée est très instructive pour appréhender les tendances générales de la construction territoriale des habitants de Grenoble et Chambéry à partir de l'utilisation qu'ils font ou qu'ils disent faire de leur(s) point(s) de repère. Toutefois, il semble intéressant d'affiner cette analyse tant au niveau méthodologique qu'au niveau théorique. C'est dans cette voie que se prolongent actuellement mes recherches. La limite méthodologique tient au fait que, si le questionnaire permet de recueillir des énoncés que le chercheur peut à loisir interpréter, il n'offre pas la possibilité, à l'habitant qui est interrogé, d'exprimer le sens que ces énoncés ont pour lui. La limite théorique, quant à elle, découle de cette méthodologie réductrice.

En effet, par l'utilisation de tableaux statistiques, le sens du choix des points de repère utilisés par l'utilisateur est moins important que le sens commun qui leur est assigné par la communauté dans laquelle il se trouve. Par ce type d'analyse, le géographe est tenté de conclure que l'utilisation commune des points de repère telle qu'elle est formulée dans les réponses des usagers implique des pratiques identiques, et au-delà un système de valeurs commun. Pourtant, d'une certaine manière, aujourd'hui, « nous ne pouvons plus qu'exister à partir de nous-mêmes, à partir du travail sur l'organisation interne qui nous régit. Le sens est dedans, il n'est plus transcendant ni immanent à un territoire, il est immanent à nous-mêmes » (Viard, 1981, 98). Cette organisation interne doit donc être ouverte et analysée par l'habitant lui-même, car il est le seul à pouvoir donner du *sens* aux *significations* produites lors de ses réponses sur l'utilisation qu'il fait des points de repère.

Pour permettre cette ouverture au sens, il est nécessaire de concevoir que tout discours n'est pas un « langage-objet, c'est-à-dire un langage portant sur les choses, [mais] un langage portant sur notre relation aux choses » (Ricœur, [1968] 1995, 908). Langage qui se fonde à partir d'un système de valeurs qui est auto-référentiel à celui qui le produit, c'est-à-dire l'habitant. Il faut donc concevoir l'idée que seul l'habitant lui-même peut expliciter, interpréter cette relation particulière et en donner du sens. C'est ce que tentent de montrer les travaux sur la compréhension ontologique du philosophe allemand Heidegger {1889-1976} et ceux sur l'herméneutique du philosophe français Paul Ricœur.

⁹ Analyse que Lynch ne pose pas de manière générale sur l'image et les significations sociales qui y sont associées, mais bien uniquement à partir « des objets physiques, perceptibles » comme le sont les points de repère.

Pour Heidegger, la compréhension par l'individu lui-même de son propre système de valeurs lui permet de se constituer ontologiquement, c'est-à-dire de comprendre en vue de quoi il est *là* dans le monde, et en vue de quoi il appréhende certains éléments de celui-ci pour se repérer mais aussi et surtout pour donner sens à ce qu'il est. En effet, Heidegger insiste sur le fait qu'au-delà d'une simple re-présentation de l'individu dans l'espace, il y a présentation de l'être, c'est-à-dire monstration de son *intention* spatiale, de sa territorialité, qui répond à la question fondamentale du « où ». Car, avant qu'il y ait représentation de l'espace par l'individu, il faut bien qu'il y ait un *a priori* de la rencontre par l'individu d'un espace. L'individu doit bien un jour ou l'autre se construire et donc voir se présenter à lui les premiers éléments spatiaux qui composeront plus tard ses *re-présentations* de l'espace. Cette intentionnalité, initiatrice des représentations de l'individu, ne doit pas être comprise comme un ensemble de motivations banales qui le pousse à aller à tel ou tel endroit. Au contraire, cette intentionnalité nichée dans le sujet, qu'Heidegger appelle le *Dasein*, l'être-là, « est en charge de lui-même à ses yeux avant même qu'il s'agisse pour lui de choisir un comportement : "il y va" pour lui de lui-même au sens où il est tributaire d'un certain intérêt fondamental envers lui-même qui le conforte à son possible. Tout ce qu'une personne est se présente à elle comme une possibilité d'être à laquelle elle a cédé » (Salanskis, 1997, 15-16).

Déboucher sur une telle analyse pourrait paraître détaché du corps de ce qui a été précédemment avancé. Il n'en est rien. En effet, la fin de cet article voudrait montrer que l'on ne peut comprendre ce qui a été dit sans prendre la mesure des matériaux utilisés, c'est-à-dire sans prendre conscience qu'ils n'ont pas de réalité en dehors de leur contexte. Contexte qui ne peut se réduire à un territoire urbain plus ou moins homogène dans l'espace et le temps du territoire (évolution morphologique et historique de la ville), mais aussi et surtout de ceux qui l'habitent (généalogie de chaque habitant). Donner le même point de repère n'a pas forcément le même sens pour deux personnes. C'est pour analyser cela que mes recherches actuelles s'appliquent à enrichir les résultats par questionnaires. Elles s'appuient sur la réalisation et l'interprétation de doubles entretiens auprès de certains enquêtés. Sans remettre totalement en cause la part des structururations territoriales qu'opère le contexte environnemental, autant naturel que social, les premières analyses des doubles entretiens ¹⁰ ont renforcé l'idée que le rapport à l'espace de chacun est un témoin de sa relation à lui-même et aux autres.

Si l'on reprend le fil du développement proposé depuis le début, il apparaît intéressant de mieux problématiser l'acte même d'appréhension des points de repère. La phénoménologie montre qu'initialement, cet acte n'est pas fortuit et a pour principe de donner conscience à l'individu lui-même de ce qu'il est là où il est. En effet, toutes les choses qui l'entourent ne deviennent pas forcément phénomènes pour lui alors même qu'il pourrait pourtant les percevoir. Elles ne le deviennent que dès l'instant où il porte justement ses fonctions perceptives sur elles et se rend ainsi disponible à leur rencontre. Par l'acte perceptif, l'être-là positionne donc les différents objets en son entour et constitue alors son environnement qui lui est propre, ce qu'Heidegger nomme le « monde ambiant » et qui, en un certain sens, peut référer au territoire des géographes. Cette référence territoriale semble être confirmée par l'explicitation qu'effectue Heidegger de l'être-là : « l'être-là entend son "ici" à partir d'un "là" de son monde ambiant (...) La spatialité de l'être-là est telle que l'être-là n'est de prime abord jamais ici, mais là ; et c'est de ce "là" qu'il fait retour sur son "ici" » ([1927, 107] 1964, 136-137).

Pour en arriver à cette sorte de paradoxe, il faut tout d'abord comprendre que l'être est en relation avec son monde, c'est-à-dire qu'il est constamment, non pas un simple observateur de ce monde, mais son véritable et unique concepteur. L'être-au-monde est donc toujours en projection dans le monde dans lequel il se tient debout, où il existe (*ek-sistere*) auprès des choses qu'il regarde, sur lesquelles il agit ou veut agir. Ainsi, il n'y a jamais réellement d'« ici, maintenant, je » pour l'être car celui-ci est toujours défini par un « là ». Mais ce « là » exprime une double

¹⁰ Dont il est trop tôt ici de proposer une interprétation globale. Celle-ci est en cours dans le cadre d'une thèse qui sera soutenue en octobre 2000 et qui a pour titre : « Habiter la ville et la montagne. Essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au Lieu, à l'Espace et au Territoire (Exemples de Grenoble et Chambéry) ».

dimension. D'une part, l'individu est toujours déjà projeté en avant de lui-même par lui-même (plus exactement par son Etre) en un endroit déterminé de l'espace et du temps, dans un *là* ; d'autre part, par le *là* de sa présence en tant qu'existant dans un monde, il est toujours projeté au-dehors de lui-même en tant qu'être-au-monde.

Il faut donc comprendre qu'à tout instant, l'être humain se trouve incarné dans un lieu du monde dans lequel son Etre l'a projeté, et à partir de ce lieu du monde, de ce « là » où son Etre l'a projeté, l'être se projette alors lui-même par sa perception ou sa pensée dans l'ambiance d'un monde pour la meilleure réalisation de son Etre. Ainsi, depuis qu'il est au monde, l'être humain est en constante projection sur d'autres lieux du monde ambiant, du territoire dans toute son extension (de la pièce au vaste monde), sur lequel il projette des significations et du sens pour s'appréhender lui-même au plus près de l'ici, maintenant, je. Pourtant, quoiqu'il entreprenne, l'individu est toujours irréductiblement au devant de lui-même, que ce soit concrètement (dans le monde) ou symboliquement (en soi-même), et il ne peut donc se voir en tant que tel dans son moi, ici, maintenant, qu'à travers le prisme de ses relations de « mise à distance *versus* mise à proximité » de ce monde et de ce soi-même.

Toutefois, ce prisme ne définit pas quantitativement des distances géométriques, il détermine juste ce que Heidegger appelle « l'é-loigner » de l'être. E-loigner, qui à l'inverse de la définition habituelle de mise au loin, « vise l'acte de faire disparaître la "distance", c'est-à-dire l'éloignement [au sens courant] de quelque chose » (Heidegger, [1927, 105] 1964, 133). En effet, l'être-là, dans sa préoccupation médiate, manifeste, selon Heidegger « une tendance essentielle à la proximité » ([1927, 105] 1964, 134), un besoin de rapprocher tout lointain dans le champ de sa proximité, de rapprocher ce/ceux à quoi/à qui pense l'être-au-monde. Cette projection dans le monde par l'action ou la pensée n'est donc pas fortuite pour l'Etre, elle exprime en dernière analyse l'intentionnalité de celui-ci, d'être dans un Monde par sa proximité aux choses, aux autres êtres de ce monde pour être au plus près de sa réalité d'Etre en ce monde.

De façon plus pragmatique, l'être-au-monde se trouve projeté dans l'espace parce qu'il ne peut voir que ce qu'il a autour de son corps, ses vêtements, l'objet qu'il tient, le paysage qu'il regarde ou les plages auxquelles il pense. Par ces projections, donc en réalité, par ces « mise à portée de la main », qu'elles soient corporelles ou effectuées par la pensée, l'individu institue sa construction territoriale. Celle-ci se réalise selon les modalités des rapports au monde que l'être-au-monde a choisi de mettre en place pour la meilleure réalisation de son Etre. En se portant sur certains points de repère qui se trouvent objectivement distants ou non de lui, l'être choisit de dessiner le monde dans lequel il se trouve, de rapprocher des éléments pour créer les contours de ce monde et indirectement la réflexion que lui assigne ce choix.

D'une certaine manière, si l'on suit jusqu'au bout les idées de Heidegger, voire de Merleau-Ponty {1908-1961}, le choix par l'être d'actualiser un *là* à tout instant de son existence potentialise la suite de celle-ci. Potentialise et non détermine ! Car l'être-au-monde choisit le contexte dans lequel il est (choix ontologique), et c'est seulement à l'aune de ce choix, — qui potentialise certes l'étendue de ses rapports futurs — qu'il faut appréhender la réflexion sur l'individu dans le monde. D'autre part, cette potentialisation du contexte par l'actualisation de ce choix (avec tous les recours que l'on peut faire aux contraintes topologiques, ou aux représentations sociales qui découlent de cette insertion en un lieu), ne peut-être conçue comme une détermination finale, car elle se trouve elle-même modifiée au fil du temps, par l'actualisation d'autres actes, d'autres choix (choix existentiels) qui potentialisent en retour, d'autres contextes de mise en place des dits rapports, mais aussi qui potentialisent les limites ou les ouvertures de l'être sur lui-même. En ce sens, l'être-au-monde construit perpétuellement sa propre réalité de monde et se produit alors lui-même dans celui-ci. De ce fait, la prise en compte perceptive des points de repère par l'être-là est loin d'être contingente, mais bien plutôt nécessaire à la construction territoriale et à la constitution ontologique de ce dernier.

La construction territoriale recouvre donc, d'une part, le besoin d'appropriation du sujet — appropriation que l'on retrouve dans la constitution par l'être-là de son monde ambiant — ; et

d'autre part, ce lien d'appartenance à une communauté humaine via l'identification à certains objets, les points de repère par exemple, du dit territoire — lien d'appartenance défini par la *mise à proximité* de son monde ambiant —. En cela, l'être-là devient un « être-auprès » des choses et des autres êtres. Et s'il se projette sur ces choses et ces êtres particuliers, c'est justement pour se situer et créer son propre monde ambiant. En ce sens, la perception enjoint un rapport paysager (qui sort de l'ombre certains objets de l'environnement) et détermine par là même le territoire, le monde ambiant de l'être-là. Ainsi le rapport paysager est fondamental à la fois dans sa fonction d'identification et dans sa fonction de sécurisation de l'être-là, puisqu'il permet à la fois à ce dernier d'être lui-même par sa projection dans le monde, mais aussi de rester lui-même en dehors de lui-même par la mise à proximité des autres, auprès de qui il est.

Pour Heidegger, « *l'espace n'est pas plus dans le sujet que le monde n'est dans l'espace.* (...) L'espace ne se trouve pas dans le sujet, et le sujet ne considère pas le monde "comme si" celui-ci était dans un espace ; c'est le "sujet" ontologiquement bien compris, c'est-à-dire l'être-là, qui est spatial. C'est aussi parce que l'être-là est spatial, sur le mode décrit, que l'espace se manifeste comme un *a priori*. Cela ne signifie pas que l'espace appartiendrait primitivement à un sujet qui, d'abord étranger au monde, projetterait ensuite l'espace hors de lui-même. Le caractère apriorique vise ici la rencontre nécessaire et préalable de l'espace (comme entour) dans la rencontre, intérieurement au monde ambiant, de l'étant disponible » ([1927, 111] 1964, 141). La sortie de l'ombre d'objets particuliers va alors caractériser les fondements initiaux de la construction territoriale de l'individu. Cette sortie de l'ombre implique deux niveaux d'analyse qui s'emboîtent, et elle qualifie deux modes d'appréhension du monde ambiant par l'être-là. D'un côté, l'être-là perçoit tel ou tel élément et intériorise une valeur que cet élément porterait selon lui ; de l'autre, c'est parce qu'il veut donner du sens à ce qu'il est, par la valeur qui s'attache selon lui à tel objet, que l'être-là perçoit ce dit objet dans l'espace environnant plutôt qu'un autre. Le premier niveau est donc bien alors lié à une représentation, le deuxième à une symbolisation.

Par ce principe, la représentation doit être appréhendée comme un premier stade de découverte du monde. En effet, dans l'infinité de possibles, l'individu pose déjà son regard sur tel ou tel élément précis de l'espace pour créer son territoire, mais ces derniers demeurent dans l'ordre d'une présence interne. Dans le stade de symbolisation, il y a une création soit par « verbalisation à propos de » soit par « action sur », qui révèle alors une seconde sortie de l'ombre dans le premier choix fourni par la représentation. Ainsi, dans son environnement quotidien, l'individu se représente l'espace avec une multitude d'éléments et s'en cache déjà certains qui ne sont plus à proprement parler de son monde. On est là dans l'ordre de la représentation. En revanche si l'on fait parler cet individu sur son environnement ou si on le voit agir dans celui-ci, cet individu extrait de nouveau certains éléments de la multitude de ceux qu'il avait préalablement sortis de l'ombre dans son acte de représentation. Mais, à la différence de la représentation, l'individu va alors exprimer une valeur pour lui-même et les autres à partir de ce choix, que celui-ci recouvre des significations positives ou non, peu importe. A ce moment, on se trouve dans l'ordre de la symbolisation en ce sens que l'être-là prend position personnellement et constitue véritablement son territoire. Pour Heidegger, il sera cependant nécessaire d'aller encore plus loin dans l'analyse de ces deux fonctions. Pour lui, il ne faut pas expliciter uniquement le rapport de symbolisation qui intentionnalise l'individu en sa conscience dans sa relation à l'objet perçu, mais atteindre également l'ontologisation de l'être-là par la démonstration que cette intentionnalité n'a de sens que lorsque l'individu en prend conscience. Dès lors, l'intérêt d'une recherche phénoménologique devient l'appréhension du niveau ontologique, compris comme mise en sens de l'Être par l'être-là lui-même, et non plus seulement l'appréhension du niveau ontique, compris comme les façons de faire qu'opère l'être-là en tant qu'être-au-monde (Ricœur, [1968] 1995, 909).

De tout cela, il semble possible de retenir l'idée que l'analyse de la construction territoriale des habitants de Grenoble et Chambéry ne peut se réduire à l'interprétation des pratiques et des discours qu'ils font à partir des points de repère. Pour interpréter valablement cette construction, le chercheur ne peut faire abstraction de la grille symbolique qui en génère la production et lui donne sens pour celui qui la met en acte. L'individu doit donc pouvoir expliciter lui-même en vue

de quoi il agit de la sorte. La prise en compte de cette explicitation permet alors au chercheur de comprendre qu'au-delà des divers déterminismes conférés par le sens commun aux actes, aux pratiques et aux discours, il y a nécessité de toujours revenir à la logique interne, symbolique, que l'individu met en place pour donner sens à ce qu'il est là où il est.

Bibliographie

- Augoyard J.-F., 1979, *Pas à pas : Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Editions du Seuil.
- Bailly A., 1974, « Perception de la ville et déplacements : L'impact de la mobilité sur le comportement », *Cahiers de Géographie du Québec*, n° 45, vol. 18, pp. 525-540.
- Barthes R., [1963] 1985, *L'aventure sémiologique*, Paris, Editions du Seuil.
- Breton S., 1994, « Penser l'espace », *Revue Epokhè*, n° 4, pp. 175-185.
- Chalas Y. et Torgue H., 1987, *Le complexe de Noé ou l'imaginaire aménageur*, Grenoble, Irep-Ceps.
- Claval P., 1981, *La logique des villes : Essai d'urbanologie*, Paris, Litec.
- Debarbieux B., 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace Géographique*, n° 2, tome 24, pp. 97-112.
- Debarbieux B., 1996, « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, n° 82-83, pp. 13-33.
- Eco U., [1984] 1988, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF.
- Eliade M., [1957] 1965, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard.
- Giddens A., [1984] 1987, *La constitution de la société : Eléments de la théorie de la structuration*, Paris, PUF.
- Guimbretière A., 1967, « Quelques remarques sur la fonction du symbole à propos de l'espace sacralisé », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 13, pp. 33-55.
- Heidegger M., [1927] 1964, *L'Être et le Temps*, Paris, Gallimard.
- Ledrut R., 1973, *Les images de la ville*, Paris, Anthropos.
- Lynch K., [1960] 1976, *L'image de la cité*, Paris, Bordas/Dunod.
- Moles A. et Rohmer E., [1972] 1978, *Psychologie de l'espace*, Paris, Casterman.
- Moles A. et Rohmer E., 1982, *Labyrinthes du Vécu. L'Espace : matière d'actions*, Paris, Librairie des Méridiens-Klincksieck et Cie.
- Racine J.-B., 1993, *La ville entre Dieu et les hommes*, Genève/Paris, Presses Bibliques Universitaires/Anthropos-Economica.
- Ricœur P., [1968] 1995, « Ontologie », *Encyclopædia Universalis*, Tome 16, pp. 902-910.
- Roux M., 1997, *L'imaginaire marin des français : Mythe et géographie de la mer*, Paris, L'Harmattan.
- Salanskis J.-M., 1997, *Heidegger*, Paris, Belles Lettres.
- Viard J., 1981, *La dérive des territoires*, Le Paradou, Actes Sud.

**Points de repère et construction territoriale :
Quelles méthodes d'analyse pour comprendre les relations ville-montagne
à Grenoble et Chambéry ?**

Landmarks and territorial construction :
Which methods of analysis to understand the relations between town and mountain
in Grenoble and Chambéry ?

Puntos de referencia y construcción territorial :
Métodos de análisis para entender las relaciones "ciudad-montaña"
en Grenoble y Chambéry ?

Résumé : L'étude présentée ici a pour but de montrer en quoi les points de repère, que les individus disent utiliser pour pratiquer l'espace de leur vie quotidienne, expriment une construction significative de l'espace, tant au niveau de l'appropriation par l'individu de celui-ci que de l'appartenance de ce dernier à un groupe social correspondant. Les points de repère, considérés comme des éléments visuels précis de l'espace, semblent alors faire office de bornage de l'étendue indéfinie, et formaliser ainsi, pour chaque individu, un territoire structurant conjointement des délimitations fonctionnelles et symboliques tant au niveau spatial que social. En ce sens, les points de repère deviennent des fragments matériels de ce territoire et parfois l'expression de sa globalité. Cependant, au-delà des conditions sociales et naturelles qui interviennent sur cette construction territoriale, il semble nécessaire d'en éclaircir une part irrépressible et non contingente qui semble relever de l'individu lui-même et du sens qu'il se donne à être dans le monde.

Mots-clés : Points de repère, construction territoriale, perception, représentation.

Abstract : The aim of this paper is to explain how the landmarks which the individuals pretend to use for dealing with space of their daily life prove to be a significant construction of space, both in terms of an appropriation of space by the individual and in terms of a belonging of this individual to a social group. The landmarks, when they are considered as precise visual elements of space, seem therefore to play the role of a mileage of the indefinite stretch of land and thus to formalize for each individual a territory which brings in a joint way a structure to functional and symbolic delimitations both in spatial and social spheres. In this sense, the landmarks become material fragments of this territory and sometimes an expression of its globality. However, beyond these natural and social conditions which have an influence on this territorial construction, it seems necessary to clarify an irrepressible and non-contingent part of them which appears to belong to the human individual himself and to the meaning which he gives to himself concerning his being in the world.

Keywords : Landmarks, territorial construction, perception, representation.

Resumen : Este estudio apunta a que los puntos de referencia, que los individuos pretenden utilizar para manejar el espacio de su vida cotidiana, no solo expresan una construcción significativa del espacio, sino que son una señal de apropiación de dicho espacio por el individuo, así como también, su marca de pertenencia a un grupo social correspondiente. En este caso, los puntos de referencia son considerados como elementos visuales precisos del espacio. Permitirían, por ende, poner hitos a la extensión infinita, y tienen por meta la formalización, para cada quien, de un territorio estructurante que indica límites funcionales y simbólicos tanto a nivel espacial como social. Los puntos de referencia se convierten en fragmentos materiales de un territorio y a veces en la expresión de su globalidad. Sin embargo, más allá de las condiciones sociales y naturales que intervienen en esta construcción territorial, es necesario aclarar esa parte irreprimible y no contingente que releva del único individuo y del sentido que este se otorga como ser perteneciente al mundo.

Palabras-Claves : Puntos de referencia, construcción territorial, percepción, representación.